UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ÉTUDE

SUR

L'ÉGLISE PRIMITIVE DE JÉRUSALEM

D'APRÈS

LES SIX PREMIERS CHAPITRES DES ACTES.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le février 1864, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

HENRI ERNWEIN,

DE BOUXWILLER.

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3

1864

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0026

A M. ET Mme EMILE KŒCHLIN,

DE MULHOUSE.

Témoignage d'affection et de reconnaissance.

H. ERNWEIN.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻.
RICHARD.
FRITZ.
REUSS ✻.
SCHMIDT.
N. . . . .
} Professeurs de la Faculté.

WEBER, professeur suppléant.

M. BRUCH, Président de la soutenance.

MM. BRUCH,
REUSS,
WEBER,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDE

SUR

L'ÉGLISE PRIMITIVE DE JÉRUSALEM

D'APRÈS

LES SIX PREMIERS CHAPITRES DES ACTES.

INTRODUCTION.

Dans l'histoire du christianisme, comme dans la personne de son fondateur, se manifeste l'action simultanée de deux éléments, l'un humain, l'autre divin. Le fils de Dieu, en devenant homme, s'était soumis à toutes les conditions de la nature humaine; le christianisme, à son tour, fut soumis aux lois qui règlent le développement des religions et passa, comme ces dernières, par des phases différentes. Mais de même que Jésus-Christ se distingua des autres hommes par l'esprit divin qui habitait en lui, de même aussi son œuvre diffère de toute autre par l'esprit qui l'anime. C'est cet esprit qui l'élève au-dessus de l'instabilité des choses terrestres, en la faisant toujours, après ses moments de déclin, revenir à une nouvelle jeunesse et en la protégeant ainsi contre une complète dissolution.

L'histoire de l'Eglise nous montre l'action de ces deux éléments. Ainsi, pour ne rappeler qu'un seul fait, au moyen âge, la superstition et l'incrédulité semblaient

amener la fin du christianisme; déjà quelques esprits élevés avaient recours à la philosophie platonicienne pour rendre au catholicisme une vie artificielle, ou pour y chercher une nourriture que l'Eglise dans les formes qu'elle avait prises ne pouvait plus leur offrir; mais l'esprit divin produisit un mouvement religieux, qui, préparé de longue main, éclata enfin avec une force irrésistible et rappela l'Eglise à une vie nouvelle.

Ces deux éléments, divin et humain, apparaissent aussi dans les premiers temps du christianisme : rejeter l'un ou l'autre, c'est se mettre dans l'impossibilité de comprendre l'origine et les premiers développements de l'Eglise chrétienne.

Celui qui tente d'expliquer cette origine d'une manière toute naturelle, ne réussira qu'à se créer une énigme historique, lors même qu'il abaisse le christianisme autant que possible; et à son tour, celui qui refuse toute influence à l'élément humain, rencontrera dans les textes sacrés des difficultés insolubles.

L'esprit divin a agi dans les apôtres et dans les premiers chrétiens avec une force qui ne s'est jamais reproduite depuis. Aucun progrès n'a encore pu dépasser ce point de départ et les réformes nées d'un retour à lui ont seules eu une influence durable et bienfaisante; car l'élément divin a agi à cette époque avec la plus grande intensité et sa force réside encore dans les productions de cette période. Dieu voulut que l'édifice entier reposât sur cette base, il conféra à ses ouvriers les dons de son Esprit dans une proportion extraordinaire.

Cependant cet élément divin n'a pas agi sur les apôtres d'une manière absolue; l'inspiration ne leur a

pas donné d'un jour à l'autre une infaillibilité parfaite; elle ne les a pas arrachés tout d'un coup aux idées religieuses et morales qu'ils avaient nourries jusqu'alors, pour leur inculquer les conceptions chrétiennes que nous trouvons exprimés dans les écrits du Nouveau Testament. La loi du développement individuel ne fut pas abolie pour les premiers chrétiens; mais l'action de l'Esprit, en ennoblissant leur individualité, en l'élevant d'une manière incompréhensible à la raison, les rendit capables de devenir les messagers véridiques de la Bonne Nouvelle et de réaliser ainsi la mission à laquelle ils étaient appelés. Ils passèrent par des luttes et même par des erreurs et suivirent dans leur développement des voies différentes, mais l'Esprit de vérité qui les animait tous les empêcha de donner naissance à des contradictions qui auraient mis en danger l'intelligence de l'Évangile pour les générations futures. Cette action intérieure, successive de l'Esprit divin, arrivant à ses fins sans violenter la nature humaine est bien plus admirable qu'une action soudaine et irrésistible.

Le sujet de ce travail, l'histoire de l'Église de Jérusalem jusqu'à l'apparition de saint Etienne est la première phase du développement de l'Eglise chrétienne. Cette période, comprenant environ sept ans, est importante sous bien des rapports; malheureusement nous n'avons pour sources directes que les premiers chapitres des actes, qui laissent sans réponse bien des questions que la science théologique de nos jours a soulevées.

Les nombreux ouvrages qui ont paru depuis quelque temps sur le siècle apostolique sont arrivés au sujet

de cette période à des résultats bien différents. L'opinion traditionnelle, qui supposait aux apôtres, à partir de la communication du Saint-Esprit, une perfection à peu près absolue, n'a presque plus aucun représentant aujourd'hui; elle a fait place à diverses opinions plus ou moins nettement dessinées, qu'on peut ramener, d'après leurs principes, à deux grands partis.

L'un, représenté surtout par l'école de Tübingen, partant de certains principes philosophiques, tient une intervention directe de Dieu dans la marche de l'humanité pour impossible. Tout étant soumis à une seule et même loi, celle de la causalité, chaque fait historique est la conséquence naturelle des faits qui le précèdent; une interruption par la puissance divine, c'est-à-dire un miracle, est inadmissible. Le christianisme aussi a toujours été soumis à cette loi, il s'est formé lentement, en passant par des transformations et des luttes continuelles. Le tableau que nous donnent les Actes des apôtres des premiers temps du christianisme ne cadre pas avec l'histoire du siècle apostolique telle que cette école la conçoit: pour elle les Actes, et surtout les premiers chapitres sur lesquels nous nous appuyons, ne sont qu'une suite de mythes.

L'autre parti, qui, pour l'explication des détails, présente bien des nuances, accepte en principe la possibilité d'une intervention divine, il prétend que l'Esprit de Dieu, en agissant sur les premiers chrétiens, n'a pas détruit leur individualité ni modifié complétement leur état spirituel, mais qu'il a simplement vivifié et élevé ces éléments.

C'est en nous plaçant à ce dernier point de vue, que nous voulons examiner la première période du siècle

apostolique. Notre but n'est pas de relever tous les détails que les Actes nous ont laissés sur ces premiers temps, mais de montrer quel était, d'après nos textes, l'état général de la communauté de Jérusalem, de rechercher les raisons qui la maintinrent dans une union si intime avec le judaïsme, d'exposer les idées qui prédominent dans la prédication de l'apôtre Pierre, et d'examiner la vie de cette communauté et les formes extérieures dans lesquelles elle se présente à nos regards.

CHAPITRE PREMIER.

LA COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE DE JÉRUSALEM ET LE JUDAÏSME.

Dès le début, nos textes nous mettent en présence d'une communauté formée par les apôtres et par les juifs qui ont reconnu Jésus (de son vivant déjà) comme Messie. Cette communauté, bientôt considérablement augmentée par les prédications des apôtres, n'est pas séparée du judaïsme. Les données historiques des Actes et tout ce que nous savons en général de l'Église primitive nous montrent que les premiers chrétiens ne rompirent pas les liens extérieurs qui les unissaient au judaïsme; ils n'avaient pas compris toutes les conséquences de la doctrine et de l'œuvre du Christ, et ne sentaient pas encore qu'ils étaient appelés à établir un ordre de choses nouveau.

En effet, ils pratiquent scrupuleusement la loi cérémonielle, qui subsiste intégralement à leurs yeux; ils observent les jeûnes et s'en imposent (X, 30; XIII, 2; XIV, 23); ils se soumettent aux lois qui défendent certains aliments (X, 14 s.); ils sont constamment au temple aux heures prescrites (II, 46; III, 1); ils célèbrent les fêtes juives (II, 1; XVIII, 21; XX, 6); ils croient à la nécessité de la circoncision (XVI, 3; Gal.V, 2); Pierre reconnaît le pouvoir du Sanhédrin (IV, 8).

Cette union avec le judaïsme se maintint dans son intégrité pendant toute la période que nous avons à examiner; c'est un état de transition; tout nous montre que c'était l'état naturel et nécessaire; l'Église n'était pas encore appelée à rompre les rapports qui la rattachaient au temple. En examinant de près les conditions dans lesquelles se trouvaient les premiers disciples du Seigneur, on verra facilement combien étaient puissants les motifs qui empêchaient une séparation immédiate et on sera convaincu qu'il n'y avait pas d'autre voie à suivre.

En restant unis au judaïsme, les apôtres suivirent l'exemple de leur Maître. Jésus-Christ s'était soumis à la loi; il avait accompli l'œuvre du Salut et établi les principes fondamentaux de la Nouvelle Alliance, prévoyant que ces principes mêmes, unis à l'action du Saint-Esprit, briseraient peu à peu les formes anciennes, incompatibles avec l'Évangile dont elles ne pouvaient qu'entraver la marche et le développement. Jamais Jésus-Christ n'avait délié les apôtres de leur obéissance à la loi, ni poussé à se séparer du judaïsme, et même après sa résurrection il s'était borné à leur ordonner de prêcher l'Évangile aux juifs et aux gentils.

Le Seigneur agit en cela conformément au grand plan providentiel. Depuis des siècles, le peuple juif était destiné à préparer l'œuvre du Salut; aussi, malgré ses résistances et son opposition, il fournit à l'Évangile les premiers disciples et avec eux les premiers éléments de la communauté chrétienne. Le grand arbre qui devait étendre ses rameaux sur toute la terre devait prendre racine dans le judaïsme; c'était le seul terrain dûment préparé; lui seul renfermait des éléments que le christianisme pouvait s'assimiler. Rompre de prime abord avec le temple, c'eût été méconnaître tout ce que Dieu avait fait, et rendre la propagation de l'Évangile, sinon impossible, du moins bien plus difficile.

L'union avec le judaïsme était d'autant plus nécessaire, que bien des païens, qui n'avaient pu trouver dans leurs temples la satisfaction de leurs besoins religieux, s'étaient rattachés à la Synagogue. Ces prosélytes, avec les juifs convertis, ont formé les premières communautés, qui sont devenues des centres d'action, des foyers d'où la lumière s'est répandue plus loin. Or, par une rupture prématurée avec la Synagogue, on aurait nécessairement rejeté ces éléments si utiles, et méconnu les sages dispositions par lesquelles Dieu avait préparé les voies à l'occasion du salut que Jésus devait fonder.

Cette union était, du reste, pour les premiers chrétiens le seul chemin possible. Grâce à l'action du Saint-Esprit, ils étaient sans doute sortis de l'état de dépendance dans lequel ils s'étaient trouvés jusqu'alors; ils avaient commencé à prêcher l'Évangile ouvertement et avaient montré, au milieu des conditions difficiles dans lesquelles ils étaient placés, un courage et une persé-

vérance dont personne ne les aurait crus capables. Mais comme ils avaient été élevés dans les idées juives et que jusqu'alors ils n'avaient pas encore compris que la mort du Messie était l'indispensable condition du salut, ils n'auraient pu être amenés à répudier le judaïsme que par un changement radical et absolu opéré en eux par une force extérieure et pour ainsi dire mécanique. A leurs yeux, le peuple élu possédait toujours ses priviléges; il avait tué le Messie par ignorance, un repentir sincère pouvait effacer ce crime (Actes II, 23; III, 17).

Si les apôtres ne voulaient et ne pouvaient pas, pour le moment, se séparer du judaïsme, on ne songeait pas, d'un autre côté, à les y forcer. Le peuple n'avait pas de raisons pour s'élever contre les premiers chrétiens. Bien plus, considérant les Nazaréens comme une secte, que comme tant d'autres il croyait pouvoir tolérer, ne se sentant ni lésé dans ses intérêts religieux ni ouvertement attaqué par les disciples de Jésus, voyant que les apôtres étaient de zélés observateurs de la Loi, vivement impressionné du reste par les miracles que ces derniers opéraient (V, 15, 16; IV, 21), et par les nombreuses conversions qui se faisaient (II, 47; IV, 4; V, 14; VI, 7), le peuple intimida, dans les premiers temps du moins, ses propres chefs et les empêcha de sévir contre les chrétiens avec trop de rigueur (IV, 17, 21; V, 13, 26).

Une autre circonstance qui tourna à l'avantage de la communauté naissante fut l'antagonisme entre les Pharisiens et les Sadducéens. Au début, sans doute, les deux partis durent voir de mauvais œil une prédication faite au nom de celui qu'ils avaient crucifié,

mais la désunion ne tarda pas à se mettre entre eux. Ils avaient eu en Jésus un ennemi commun, qui par sa prédication et sa polémique s'était attiré leur haine commune. Après sa mort, les disciples ne continuant pas la polémique incessante de leur maître, les chefs des partis les craignirent moins, les raisons qui unissaient les Pharisiens et les Sadducéens contre les Nazaréens disparurent et les intérêts se divisèrent.

Les Pharisiens regardaient d'un œil plus favorable les chrétiens, cette secte leur paraissant moins dangereuse que celle des Sadducéens avec son esprit libéral et ses tendances antinationales, et celle des Esséniens avec ses innovations et ses doctrines nouvelles. Les Pharisiens n'étaient pas tous des hypocrites; il y avait dans ce parti des hommes véritablement religieux, zélés pour la Loi, qui sous plus d'un rapport devaient se sentir attirés par la prédication des apôtres et par la vie religieuse si énergique qui se manifestait dans la communauté chrétienne. D'autres, plus occupés d'intérêts politiques et indifférents au fond au côté religieux des questions dont il s'agissait, espéraient peut-être trouver dans la vie nouvelle qui se manifestait chez les chrétiens des éléments qu'ils pourraient facilement exploiter au profit de leurs projets particuliers.

En général, les Pharisiens ne voyaient dans les Nazaréens que des hommes zélés, observateurs fidèles de la Loi, ils ne saisissaient pas encore la différence qui existe entre le christianisme et le judaïsme; cette différence ne pouvait être comprise qu'à mesure que les chrétiens reconnaissaient l'importance de la mort de Jésus qui, étant le sacrifice suprême, devait peu à peu montrer l'inutilité du temple et de son culte. A l'é-

poque qui nous occupe, la mort du Messie n'était pas encore prêchée comme doctrine fondamentale avec toutes les conséquences qu'elle entraîne, et la différence radicale qui existe entre l'Ancienne et la Nouvelle Alliance échappait encore à tous; dès que cette différence éclata, les Pharisiens se tournèrent contre les chrétiens de toutes leurs forces, comme le montre la persécution qui suivit la prédication d'Étienne.

Ces différentes raisons et la pression qu'exerçait le peuple empêchèrent les chefs de ce parti de prendre une position hostile vis-à-vis des chrétiens. Ils semblent vouloir attendre tranquillement pour voir la tournure que prendrait l'affaire, comme cela apparaît clairement dans le discours de Gamaliel (V, 34-40), qui est l'expression fidèle de l'attitude que les Phariséens paraissent avoir gardée.

Les Sadducéens, au contraire, étaient loin d'être si favorables à la communauté. La prédication des apôtres reposait avant tout sur la résurrection de Jésus et choquait ainsi dès l'abord les opinions des Sadducéens; en outre ils voyaient dans cette nouvelle secte se manifester une vie qui était toute contraire à leurs tendances, et que par conséquent ils devaient chercher à étouffer par des raisons politiques. Mais les Pharisiens et le peuple ne partageant pas leur inimitié, ils ne purent seuls prendre les moyens de rigueur qu'ils auraient désiré employer. Ils cherchent à profiter de toutes les occasions pour entraver l'action des apôtres, et dans les persécutions qui ont eu lieu dans cette période contre ces derniers, ce sont toujours les Sadducéens qui sont à la tête de leurs adversaires (IV, 1, 2; V, 17).

Les quelques chapitres des Actes qui nous parlent de cette période sont l'expression fidèle de l'état des choses tel que nous l'avons représenté et tel qu'il devait être d'après tout ce que nous savons en général du siècle apostolique ; ils nous montrent combien l'union de la communauté chrétienne et du judaïsme était intime : nulle part la moindre allusion à une séparation. Les apôtres n'ont qu'un but : ils travaillent avec ardeur à la conversion du peuple, car de cette conversion dépend le retour du Christ qu'ils attendent (III, 29) ; ils ne pouvaient encore avoir l'idée que le peuple rejetterait le salut, qu'il serait infidèle à la mission que Dieu avait donnée à Jésus-Christ ; tout, au contraire, semblait les rassurer ; le nombre des fidèles augmentait chaque jour, eux-mêmes trouvaient grâce devant le peuple (II, 47) ; nulle trace d'une prédication adressée aux païens ou d'une tentative d'abroger la Loi ; les apôtres paraissent ne plus se souvenir de ce que leur Maître avait dit d'un accomplissement plus parfait de la Loi, auquel les siens devaient s'appliquer, ni de ses prédictions si formelles de la destruction du temple ; ils restent des hommes pieux, respectés du peuple et des Pharisiens, et auxquels on a donné le beau nom d'*ἀνδρες εὐλαβεις*.

Telle était la position de l'Église primitive dans le judaïsme pendant l'époque qui nous occupe ; extérieurement la communauté chrétienne était complétement attachée au temple. Il est impossible de dire d'une manière exacte où cesse l'union et où commence la séparation. La dissidence entre le christianisme et le judaïsme n'était encore pour ainsi dire que latente, puisque les apôtres eux-mêmes ne s'en rendaient pas

compte; elle n'en était pour cela pas moins réelle: elle se manifestait dans la vie de la nouvelle communauté, dans l'esprit qui animait les chrétiens, elle existait surtout dans l'objet de leur foi et dans les faits sur lesquels elle se basait; mais elle ne devait trouver son expression et paraître au grand jour que plus tard.

Toute l'activité pendant cette première période se concentre dans la vie, qui offre un contraste frappant avec celle des juifs restés attachés exclusivement à la synagogue; les préoccupations dogmatiques ne sont pas encore éveillées: dès qu'elles se feront jour, elles amèneront une séparation, car les faits sur lesquels reposent la foi et la vie des chrétiens dépassent le point de vue restreint auquel ils restent fidèles; le travail de leur intelligence, guidée par l'Esprit qu'ils avaient reçu devait leur faire voir toute la distance qui sépare la Nouvelle Alliance de l'Ancienne.

CHAPITRE II.

PRINCIPALES IDÉES DES DISCOURS DE PIERRE.

L'activité des apôtres date du jour de la Pentecôte, de la communication du Saint-Esprit. La certitude de la résurrection de leur Maître et ses différentes apparitions avaient à la vérité relevé leur courage et fortifié leur foi; ils étaient cependant restés complétement tranquilles, se réunissant entre eux sans chercher à agir sur le peuple. Mais aussitôt qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, ils mirent la main à l'œuvre avec une ardeur dont personne ne les aurait crus capables.

La communication du Saint-Esprit est le commencement de l'Église chrétienne ; c'est ce fait aussi qui en domine le développement ultérieur. Dès lors la communauté possédait l'élément divin dont elle avait besoin tant pour subsister que pour se répandre.

Nos textes ne nous parlent que des phénomènes extérieurs qui accompagnèrent l'effusion du Saint-Esprit et gardent le silence sur ses effets spirituels qui en sont cependant le côté le plus important. Mais en nous retraçant l'histoire de ces temps ils nous montrent que la communication du Saint-Esprit n'a pas eu tous les effets qu'on lui a quelquefois attribués. Quelque incontestable qu'elle soit, elle ne donna aux apôtres ni des notions ni des idées tout à fait nouvelles. Leur foi dut se développer comme celle de chaque fidèle; aussi, quelque puissante que fût en eux l'action du Saint-Esprit, elle ne fut pas absolue et ne supprima pas leur individualité. C'est là ce qui explique pourquoi les apôtres ont pu concevoir la vérité chrétienne de différentes manières, et appuyer l'un plutôt sur tel point, l'autre sur tel autre, tout en poursuivant un même but et en prêchant une même doctrine. Un même esprit animait diverses individualités. C'est là aussi ce qui explique comment les idées religieuses des apôtres, incomplètes, contenant primitivement bien des éléments judaïques, se sont développées et purifiées sous l'influence du Saint-Esprit pour former peu à peu, par l'action réunie de tous, le tout complet que nous trouvons dans les écrits du Nouveau Testament.

Ces principes admis, nous allons essayer d'examiner de plus près la prédication de Pierre et de montrer les notions qui, d'après nos textes, en formaient le fond.

Les auditeurs auxquels l'apôtre s'adressait durent donner à sa prédication une couleur toute particulière, en grande partie différente de celle qu'elle a dans les écrits de Paul. Pierre parlait aux juifs, qui, grâce à leur éducation et à leur connaissance de l'Ancien Testament, avaient des idées très-arrêtées sur la personne du Messie et sur le rôle qu'il devait jouer; il était complétement inutile de s'expliquer là dessus. Car sur ce point, les premiers chrétiens, et Pierre avec eux, étaient d'accord avec les juifs. Jésus avait, sans doute, repoussé les idées matérialistes de ces derniers, en spiritualisant les promesses de l'Ancien Testament; mais ses disciples étaient loin de le comprendre, la contradiction qui existait entre leurs anciens préjugés et beaucoup de leurs idées nouvelles leur échappait encore. Ce ne fut que peu à peu que l'influence du Saint-Esprit développa les germes que le Seigneur avait jetés dans leur cœur et éloigna les erreurs et les préjugés qu'ils avaient gardés du judaïsme.

Cette position de l'apôtre vis-à-vis de ses auditeurs explique pourquoi il ne donne nulle part un enseignement proprement dit. Dans ses discours il n'est pas question d'une doctrine, d'un système théologique; les premiers chapitres des Actes n'en renferment aucune trace. La prédication de Pierre a avant tout un but pratique, elle est l'expression de convictions religieuses nées non d'un acte de raisonnement, mais d'un mouvement du cœur, de l'expérience personnelle qu'il avait faite que Jésus de Nazareth est le Messie promis par l'Ancien Testament. Sûr de ce fait, il cherche à en convaincre le peuple en lui montrant dans les principaux événements de la vie de Jésus l'accomplissement des

prophéties de l'Ancien Testament. Partout il en appelle à l'Écriture comme au tribunal reconnu par ses auditeurs aussi bien que par lui-même, convaincu que s'il parvient à prouver que les faits dont lui et ses collègues ont été témoins, ont été annoncés par les livres saints, il aura gagné sa cause auprès de tout juif sincère.

L'apôtre ne touche nulle part aux grandes questions théologiques agitées plus tard. Le contenu de sa prédication peut se résumer en ces mots : Jésus de Nazareth est le Messie promis ; il est venu apporter le salut aux juifs, mais ceux-ci l'ont refusé; cependant, en accomplissant certaines conditions, ils peuvent encore être sauvés avant le retour du Messie.

Voici donc les trois points qui forment la prédication de Pierre :

1° Jésus de Nazareth, le Messie promis;

2° Son œuvre ;

3° Les conditions qu'il faut remplir pour participer au salut qu'il est venu apporter.

Nous grouperons autour de ces trois points toutes les idées qui se trouvent dans les discours de l'apôtre.

1° *Jésus de Nazareth, le Messie promis.*

Un des caractères distinctifs de cette prédication, c'est que la personne de Jésus y est toujours placée au premier rang et y joue le rôle principal ; il en est même le sujet exclusif, car tout est ramené à lui. Mais quelle est l'idée que l'apôtre nous donne de Jésus? On sait qu'il y a dans les écrits du Nouveau Testament deux conceptions différentes, mais nullement contradictoires

de la personne du Christ. L'une, celle de saint Jean et de saint Paul, qui a un caractère essentiellement spéculatif ou théologique, fait ressortir en lui l'Être divin, transcendant, antérieur à la création, et considère son humanité comme un abaissement auquel il a consenti pour accomplir l'œuvre du salut; son élévation au ciel n'est que le retour à son état primitif.

La seconde conception, celle des synoptiques, ne formule pas d'une manière nette et exacte ce caractère divin du Christ, tout en le supposant partout. C'est l'humanité de Jésus qui est au premier rang, parce que cette conception est l'expression fidèle de l'impression que la personne du Christ produisit sur les apôtres et sur le peuple, impression dans laquelle l'humanité devait prédominer. Ici il n'est pas question d'un système. Mais il suffit d'analyser les paroles et les faits que les trois premiers évangélistes rapportent pour être infailliblement conduit à la divinité qui apparaît partout et que l'humanité ne fait que recouvrir comme d'un voile transparent.

Ces deux conceptions considèrent le Christ comme celui qui accomplit les prophètes et se rattachent ainsi aux idées de l'Ancien Testament sur le Messie; seulement saint Jean et saint Paul le font moins souvent et avec plus de profondeur, tandis que les synoptiques le font plus fréquemment et d'une manière plus populaire.

Les deux conceptions diffèrent, mais ne se contredisent pas; elles se supposent réciproquement et se complètent l'une l'autre.

L'image que Pierre nous trace de la personne du Christ dans nos textes est conforme à l'image que nous en retracent les synoptiques.

Jésus est homme (II, 22) descendant de David (II, 30); le serviteur de Dieu, ὁ παις θεου (III, 13, 26; IV, 27, 30); le prophète suscité comme Moïse d'entre les Juifs et que tous les prophètes ont annoncé (III, 18, 22, 24; II, 25); il a été destiné par Dieu à être le Messie, προκεχειρισμενος ὑμιν (III, 20); il a été légitimé comme tel par Dieu au moyen des miracles (II, 22); il est le Saint et le Juste (III, 14); l'Éternel l'a fait (ἐποιησε) Seigneur et Christ (II, 36); il l'a oint d'esprit et de force (IV, 27); c'est de lui que parle le psaume II comme de l'oint et du serviteur par excellence de Dieu (IV, 25-28); tous ceux qui ne l'écouteront pas seront exterminés d'entre le peuple (III, 23); quiconque l'invoquera sera sauvé (II, 21). Mais les Juifs l'ont livré aux païens (II, 23; III, 14); ils l'ont renié devant Pilate qui voulait le délivrer (III, 14); ils lui ont préféré un meurtrier, l'ont crucifié par les mains des iniques et l'ont fait mourir (II, 23). Mais c'est en vain que les puissances de la terre se sont élevées contre l'oint du Seigneur (IV, 25-28), ou plutôt elles n'ont fait que réaliser les plans de Dieu (II, 23; III, 18; IV, 28); Dieu l'a glorifié (III, 13), l'a ressuscité (II, 24, 32; III, 15, 26; IV, 10); car la mort ne peut avoir de pouvoir (II, 24) sur celui qui est le prince de la vie, ἀρχηγος της ζωης (III, 15). Il l'a élevé à sa droite pour être le prince et le Sauveur (V, 34), la pierre angulaire sur laquelle repose à tout jamais l'édifice du royaume de Dieu (IV, 11). C'est du ciel que Jésus répand le Saint-Esprit sur les siens (II, 33, 38) pour les mettre en état de prêcher sa doctrine et de faire des miracles en son nom (IV, 8-10, 30). Dieu lui soumettra tous ses ennemis (II, 35) et l'enverra de nouveau (III, 20), et alors apparaîtront les

temps de rétablissement de toutes choses que Dieu a annoncés par les prophètes (III, 20, 21).

Selon Pierre, Jésus est donc le Messie promis par l'Ancien Testament, il en a tous les attributs nécessaires. Mais l'apôtre ne nous dit nulle part si Jésus possédait ces attributs grâce à sa nature, s'il a existé avant son apparition sur la terre. Cependant, s'il ne parle nulle part de la divinité de son Maître, il est évident qu'il la suppose partout. Car celui que Dieu avait appelé à être le Sauveur des hommes, qui était destiné à ce rôle indépendamment du monde, que tous les prophètes avaient annoncé comme tel, qui par conséquent était le but auquel devait aboutir tout ce que Dieu avait fait par l'Ancienne Alliance, ne pouvait être, aux yeux de l'apôtre, un simple mortel. On ne comprendrait pas sans cela pourquoi Pierre veut que son Maître soit adoré (II, 21); l'adoration d'un homme serait certainement un blasphème aux yeux d'un juif. On n'a pas assez insisté sur ce point, oubliant que tous les discours présentent invariablement la foi en Jésus comme un moyen infaillible de pardon et de régénération. Seulement les questions spéculatives sur la nature humaine et divine de Jésus n'avaient pas encore surgi dans l'esprit de l'apôtre, et tant que les besoins de la prédication ne l'obligeaient pas à les aborder, il se bornait à prouver aux autres ce dont il était convaincu lui-même, savoir que Jésus de Nazareth possédait les qualités que l'Ancien Testament attribue au Messie et qu'ainsi les prophéties étaient réalisées en lui.

2° *L'œuvre de Jésus.*

Sur cette question, nos textes sont beaucoup moins explicites que sur celle de la personne de Jésus : ils se contentent de désigner son œuvre par quelques termes généraux dont le sens n'est pas défini, parce qu'il devait être connu des auditeurs ; il serait important pour la théologie de le connaître d'un manière plus précise, afin de le comparer avec celui que les autres écrits du Nouveau Testament rattachent à ces termes.

Jésus étant celui que tous les prophètes de l'Ancien Testament ont annoncé (III, 22-25), il a dû souffrir la mort, conformément à ces prophéties (III, 18 ; II, 23 ; IV, 27, 28). Il est venu apporter aux juifs la bénédiction promise à Abraham (III, 25, 26), leur offrir le pardon des péchés (II, 38 ; III, 19, 26 ; V, 31) et le salut (*σωτηρια*) (II, 40, 47 ; III, 26 : IV, 12). C'est lui qui est la pierre angulaire que les ouvriers ont rejetée, mais sur laquelle l'édifice du royaume de Dieu doit s'élever. Du haut du ciel où il a été reçu, il répand le Saint-Esprit sur ceux qui se laissent baptiser en son son nom ; car depuis son élévation ont commencé les derniers temps *ἐσχαται ἡμεραι*, annoncés par Joël (II, 17) ; si le peuple se convertit à lui, les temps du rétablissement arriveront par son retour.

L'apôtre parle rarement de l'activité terrestre de Jésus ; il se contente de rappeler en général les miracles qu'il a accomplis et par lesquels il a prouvé qu'il est le Christ promis (II, 22) ; le souvenir de ce que Jésus avait fait était encore trop présent à la mémoire de tous pour qu'il fût nécessaire d'en parler longuement. Les

faits sur lesquels Pierre appuie toujours, c'est, d'un côté, sa résurrection, qui résume tous les autres miracles et qui est la preuve la plus évidente de sa mission comme Messie; de l'autre côté, le fait qu'en Jésus les prophéties sont accomplies et qu'en lui seul l'homme peut être sauvé (II, 21, 38; III, 23; IV, 10-13; V, 31); la foi en lui est le moyen infaillible de pardon. L'effet de l'œuvre du Christ est présenté plutôt du côté négatif, c'est le pardon des péchés, la séparation d'une race perverse (*της γενεας της σκολιας*) (II, 40; III, 26); le côté positif n'est représenté que par le don du Saint-Esprit et surtout par la *σωτηρια*, terme qui n'est nulle part défini.

L'œuvre du Christ est indiquée, c'est le salut des hommes par lui seul. Comme pour la question sur sa nature, les idées principales sont établies; mais elles ne sont pas formulées d'une manière théologique, l'apôtre se contentant d'affirmer qu'en Jésus-Christ seul les hommes peuvent être sauvés, et s'abstenant d'expliquer comment ce salut s'accomplit. D'après nos textes nous ne saurions dire si alors déjà Pierre attribue à la mort du Christ l'influence qu'il lui reconnaît plus tard dans ses épîtres, et que saint Paul et saint Jean relèvent avec tant de force; si entre la mort de Christ et le pardon des péchés il voit la connexion d'une cause à son effet. Nulle part dans ses discours il ne dit quelle est la valeur qu'il attache à la mort du Seigneur; quand il en parle, il la représente, d'un côté, comme un crime odieux, de l'autre comme un effet de la volonté de Dieu (II, 23; 4, 28) et comme un accomplissement des prophéties (II, 18). Il est frappant que cette mort si ignominieuse, si contraire aux espérances

messianiques des juifs, soit envisagée d'un point de vue si élevé, et que l'idée d'un Messie crucifié, qui devait repousser tant d'esprits, soit si souvent relevée.

3° *Conditions qu'il faut remplir pour participer au salut que Jésus est venu apporter.*

Tous les hommes ont besoin du salut par Jésus ; cette idée de la nécessité d'un Sauveur n'est pas spécialement développée, mais la nécessité est supposée partout (IV, 12 ; III, 23). Comment l'homme peut-il obtenir le salut? La condition essentielle est de croire en Jésus de Nazareth comme au Messie promis. Cette foi, accompagnée de repentir et du baptême au nom de Jésus, fait obtenir le pardon des péchés et le don du Saint-Esprit (II, 38 ; III, 19, 26 ; V, 31). Nulle part dans ces discours il n'est fait allusion au rôle que la loi doit jouer dans l'œuvre du salut. Jésus de Nazareth est le Messie, voilà le seul article de foi, mais cet article comprend un si grand nombre d'idées religieuses, que malgré sa simplicité il embrasse presque tous les éléments de la doctrine chrétienne.

C'est parce qu'ils reçurent la parole de Pierre (II, 41), c'est-à-dire acceptèrent Jésus de Nazareth comme le Christ, que les trois mille âmes furent ajoutées à l'Eglise le jour de la Pentecôte. Le sens si profond du mot *foi*, que nous trouvons dans saint Paul, ne peut encore lui être donné ici, la foi foi désigne avant tout l'adhésion à la déclaration d'un autre. Les juifs en voyant le miracle de l'effusion du Saint-Esprit, en entendant la prédication de Pierre, ajoutèrent foi aux paroles de l'apôtre et se firent baptiser, ils reconnurent Jésus de Nazareth

comme Messie. Mais pour des juifs cet acte entraînait bien des conséquences et exerçait une grande influence sur toute leur vie religieuse: ils devenaient par là les disciples d'un Messie crucifié, le regardaient comme celui qui a accompli ou accomplira les prophéties de l'Ancien Testament, et acceptaient les doctrines prêchées par les apôtres en son nom. Cette foi pouvait être incomplète, contenir des éléments impurs, mais elle était plus qu'un acte de l'intelligence, et malgré sa simplicité elle contenait quelques-uns des éléments de vie que saint Paul a développés et approfondis dans la suite. Sous l'influence du Saint-Esprit, qui agissait avec tant de force, cette foi fut le principe vital de la communauté chrétienne et si ici aussi nous devons juger les choses par leurs fruits, nous voyons combien elle devait être forte et puissante, quoique incomplète sous bien des rapports.

L'histoire de la guérison du paralytique et l'explication que Pierre donne de ce miracle (chap. III) nous montrent combien la foi des apôtres était grande et quelle puissance et quelle importance ils lui attribuaient.

Outre la foi, la repentance et l'amendement sont encore exigés comme conditions du salut (II, 38; III, 19; V, 31), la foi doit toujours en être accompagnée, elle est le côté positif de la vie religieuse, l'amendement en est le côté négatif. Jean-Baptiste et Jésus avaient déjà posé la même condition à ceux qui voulaient entrer dans le royaume des cieux, Pierre se sert des mêmes termes pour la demander, que les évangiles synoptiques et les prend dans le même sens qu'eux. L'amendement présuppose un état anormal, un état de

péché et apparaît dans tous les discours de Pierre, conformément à leur but pratique et parénétique.

La foi et l'amendement ne sont pas demandés en même temps partout, mais ils sont dans un rapport si intime, qu'ils se supposent réciproquement.

Le baptême est l'acte extérieur qui doit accompagner la foi et l'amendement (II, 38, 41); Jean-Baptiste parlait d'un baptême *της μετανοιας*, Pierre parle de *βαπτισμα εἰς το ὀνομα Ἰησοῦ*, qui est par lui-même déjà *μετανοιας*. Il représente l'éloignement de l'impureté ou de la souillure dont est atteint celui qui s'amende, et implique la reconnaissance de Jésus comme le Christ. Comme cette reconnaissance est, d'après ce que nous avons dit plus haut, le seul article de foi de la nouvelle communauté, le baptême, l'expression symbolique de cette foi et de ses fruits, est le but important que la prédication des apôtres cherche à atteindre; car celui qui se fait baptiser reçoit les bénédictions que Jésus de Nazareth a apportées.

Les conditions demandées par les apôtres et que Jésus-Christ déjà exigeait, n'ont pas été remplies par les juifs; ceux-ci ont rejeté le salut. Les temps, *χαιροι*, ne peuvent s'accomplir qu'après la conversion du peuple (III, 20). Il n'est pas encore question d'une prédication qui devrait être faite aux gentils; le peuple est dans la possession complète de ses priviléges. C'est aux juifs et à leurs enfants que la promesse a été faite (II, 39), les juifs sont les enfants des prophètes et de l'Alliance que Dieu a contractée avec les patriarches (III, 25), c'est pour eux tout d'abord, que Dieu a ressuscité Jésus-Christ (III, 26). Si quelques expressions (III, 29, *πρωτον*, II, 39; I, 8) semblent avoir une portée plus géné-

rale et embrasser toute la terre, nous savons par l'histoire de la conversion de Corneille que Pierre croyait encore à cette époque que toutes les nations devaient passer par le judaïsme.

Telles sont les idées principales que nous trouvons dans les discours de Pierre et qui forment ce qu'on pourrait appeler la *christologie de l'apôtre* à cette époque. Toutes ces idées sont rattachées le plus souvent à des citations de l'Ancien Testament, elles ne sont employées nulle part dans le but de donner un enseignement aux auditeurs, le milieu dont elles sont tirées est tout à fait pratique. Il ne s'y mêle encore aucune réflexion proprement dite; elles sont l'expression d'une conviction puissante, qui pousse l'apôtre à les proclamer malgré tous les obstacles (IV, 19-20): il affirme ce dont il est convaincu, ce qu'il a vu et entendu (IV, 20) et le fait dans les termes reçus à cette époque, sans se servir de formules théologiques, sans s'élever à une spéculation : c'est, dans toute la force du terme, un simple croyant qui parle, mais un croyant guidé par une puissance supérieure.

Telles qu'elles nous sont données dans les Actes, ces idées constituent la transition la plus naturelle de l'Ancienne Alliance à la Nouvelle; car, intimement attachées à la première, elles contiennent, dans leurs principes, tous les éléments qui élèvent tant la seconde au-dessus de l'autre, mais ces principes seuls sont affirmés et posés : ils ne sont pas encore développés et saisis avec toutes leurs conséquences.

CHAPITRE III.

VIE ET ORGANISATION DE LA COMMUNAUTÉ.

Lorsqu'un esprit nouveau se manifeste dans le domaine de la pensée religieuse, il ne peut se contenter des formes déjà existantes et doit nécessairement s'en créer de nouvelles. Plus cet esprit est fort, plus sera naturel et spontané le développement des formes qu'il produira. Notre Église primitive est une preuve manifeste de cette assertion. Les apôtres n'ont pas l'intention de se séparer de ce qui existe, mais cette séparation se fait pour ainsi dire malgré eux, par la manifestation naturelle du nouvel esprit.

La communauté reste intimement unie au judaïsme, nous n'avons pas besoin de le montrer de nouveau; si cette union apparaît dans le monde des idées, elle est encore plus manifeste dans la vie extérieure et dans le culte, comme nous l'avons fait voir dans le premier chapitre. Cependant, malgré cette union si intime, la vie des chrétiens prend de suite un caractère exceptionnel et au milieu de la communauté juive la *αἵρεσις* chrétienne se constitue lentement à part; comme toute société naissante, elle s'organise; des besoins nouveaux se manifestent, les formes sont créées pour les satisfaire, et l'organisation devient plus compliquée à mesure que les besoins deviennent plus nombreux.

L'Église primitive devait, moins que toute autre société, avoir besoin, dès son origine, de ces lois qui règlent les relations des différents membres et empêchent les écarts et les empiétements. L'esprit qui animait la communauté rendait ces lois moins nécessaires;

il établit entre les chrétiens des rapports si intimes et si fraternels que la communauté nous présente l'image d'une famille dont tous les membres se soutiennent et s'aident les uns les autres et effacent ces distinctions et ces différences que l'égoïsme et les relations du monde ont amenées. D'ailleurs les apôtres formaient, dès l'abord et tout naturellement un pouvoir supérieur revêtu d'une grande puissance.

Mais, malgré son action puissante, le Saint-Esprit, dans la vie pratique comme dans la vie intellectuelle, n'agissait pas d'une manière absolue, les fautes étaient possibles, elles se présentèrent et rendirent nécessaire une certaine organisation. L'augmentation continue de la communauté devait aussi y conduire infailliblement.

L'amour que le Seigneur était venu prêcher, et dont il avait donné lui-même le plus grand exemple, en s'offrant en sacrifice pour tous les hommes, unissait fortement les premiers chrétiens : ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme (IV, 32). L'Esprit saint qui était descendu sur eux, montra son action non-seulement dans la vie religieuse, mais dans toutes les sphères de la vie ordinaire, de sorte que celle-ci atteignit une hauteur qui est restée un idéal pour tous les temps. Les manifestations de cet esprit établissent de suite une différence radicale entre la synagogue et l'Église ; les membres de cette dernière exercèrent une charité qui depuis n'a jamais été dépassée. L'amour chrétien se montra dans toute sa grandeur dans le désir de porter secours aux membres pauvres de la communauté, il ne devait point y avoir de frères indigents au milieu d'eux (II, 45 ; IV, 34). On créa donc une caisse commune

pour soutenir les pauvres, et beaucoup de fidèles allèrent jusqu'à sacrifier une partie considérable de leur fortune (IV, 34, 37; II, 45). Ce fait a été expliqué différemment et a donné lieu à l'opinion que les premiers chrétiens avaient une communauté de biens complète, dans le sens du communisme moderne. Si la lettre des passages cités (II, 45; IV, 32) peut favoriser cette opinion, il faut observer que bien d'autres faits que nous connaissons de la communauté nous prouvent qu'elle est erronée.

Les chrétiens se rendaient tous les jours au temple, aux heures prescrites, assistaient au culte et fréquentaient aussi les synagogues d'après l'exemple de leur maître. Cependant ce culte ne leur suffisait plus; les besoins nouveaux qui avaient été excités et développés en eux n'y trouvaient plus leur satisfaction; aussi voyons-nous, dès les premiers jours de l'Église, des réunions particulières, un culte plus intime (II, 46, 47; IV, 23, 31), où nous trouvons déjà tous les éléments qui caractériseront plus tard le culte chrétien, l'adoration, l'enseignement, le chant, la prière, le repas eucharistique.

Les quelques détails que nous avons sur ce culte ne sont sans doute pas assez nombreux pour nous en donner une image complète, mais ils suffisent pour nous montrer qu'il était tout à fait simple et qu'il répondait pafaitement aux besoins de la communauté.

L'enseignement donné par les apôtres aux juifs qui s'étaient fait baptiser (II, 42) n'étant plus un appel seulement et ne demandant pas ce caractère apologétique des discours adressés au peuple, avait-il des éléments plus exclusivement chrétiens, se rattachait-il

plus intimement à la prédication du maître et aux idées plus profondes et plus élevées qu'il avait cherché à inculquer à ses disciples? Nous n'en savons absolument rien, nos textes ne donnant pas de réponse à ces questions.

Le chant et la prière étaient probablement rattachés à l'Ancien Testament, à en juger par l'exemple que nous trouvons (IV, 25 s.); cependant l'élément messianique devait y prédominer comme dans la prédication.

Les repas fraternels que les chrétiens célébraient entre eux étaient un souvenir du dernier repas du maître avec ses disciples et en même temps un signe de l'amour qui unissait les membres de la nouvelle Église. A la fin de chacun de ces repas on rompait le pain comme le Seigneur l'avait fait: rien ne nous indique que cet acte ait déjà le caractère sacramentel qu'il eut plus tard. Ce souvenir continuel des derniers jours du maître et de sa mort devait petit à petit produire chez les fidèles un certain éloignement du judaïsme et préparer la séparation entre la Synagogue et l'Église.

Les apôtres sont naturellement à la tête de la communauté, mais sans que leur autorité soit définie; ceux qui avaient le plus approché de la personne du Christ, devaient paraître avoir le plus de droits et être les plus aptes à régir la communauté. La qualité de témoin continuel de la vie de Jésus est la condition que Pierre exige quand il s'agit de remplacer Judas (I, 21, 22). Jusqu'à la mort de saint Étienne, Pierre apparaît comme le principal acteur, le représentant, pour ainsi dire, de toute la communauté.

Les fonctions des apôtres n'étaient nullement déterminées; ils s'occupaient de tout ce qui intéressait

l'Église, toutes les charges étaient concentrées dans l'apostolat : ils enseignaient (II, 42; IV, 33; VI, 2, 4), recevaient l'argent de la caisse commune et le distribuaient entre les indigents (IV, 35).

Peut-être partageaient-ils dès l'abord ces soins avec quelques membres que leur zèle et leurs qualités leur recommandaient, mais il ne paraît pas qu'une charge spéciale ait été créée de suite à côté de l'apostolat. Les membres rendent les services qui leur reviennent naturellement (V, 6, 10).

Il fallut un événement extérieur pour faire sentir la nécessité de faire un pas en avant dans l'organisation de l'Église (VI, 13). Les Hellénistes se plaignirent de ce que dans le partage des dons leurs veuves étaient moins favorisées que celles des juifs palestiniens. Cette accusation, fondée ou non, amena les apôtres à se débarasser d'une partie de leurs soins matériels (VI, 2 s.) et à donner une organisation plus régulière à la distribution des dons. On choisit sept membres des plus distingués de la communauté et ce fut eux que plus tard on appela *diacres.*

C'était une charge nouvelle, qui donnait à la communauté un caractère plus décidé et la séparait un peu plus de la synagogue. Non-seulement l'enseignement et le culte de cette dernière ne répondaient plus aux besoins des chrétiens, mais même dans leurs rapports entre eux, les Nazaréens sentaient le besoin de s'organiser d'une manière spéciale.

Dans cette nomination des diacres telle qu'elle nous est racontée au chap. VI, ainsi que dans l'élection de l'apôtre (I, 15 s.) apparaît clairement la part active que la communauté réunie exerçait sur la direction de

ses affaires, elle intervient directement, les apôtres eux-mêmes en appellent à l'assemblée (VI, 3) et ne s'arrogent nullement un pouvoir absolu.

Ces observations montrent que l'organisation ecclésiastique n'était pas plus arrêtée que la dogmatique n'était formulée: l'Église se fonde avant de se constituer; à mesure que les besoins se montrent, les mesures sont prises pour les satisfaire; l'esprit qui anime la communauté produit naturellement les formes nécessaires à son action. Ce caractère de développement naturel, si conforme à la chose même et à tout ce que nous savons sur cette époque, apparaît clairement dans les textes sur lesquels nous nous appuyons et est une preuve importante pour la véracité de leurs données; ces dernières sont conformes à la situation de la communauté chrétienne lors de la mort du Christ et au développement que, d'après les écrits postérieurs, l'organisation de l'Église a déjà pris. De même que la dogmatique, le culte comprend déjà, malgré son caractère primitif, les éléments qui ont acquis tant d'importance dans la suite. Les sacrements, complétement inconnus dans l'Ancien Testament, sont peut-être encore pris dans un sens restreint et peu profond, mais apparaissent néanmoins déjà comme une partie fondamentale du culte. La constitution aussi se présente comme un commencement dont le développement naturel doit conduire aux formes plus complètes et aux idées plus profondes que nous trouvons dans la suite.

CONCLUSION.

Telle est l'image qu'une étude impartiale de nos textes nous a fournie de l'état de l'Église primitive de Jérusalem pendant cette première période. Comme dans toutes les périodes de son histoire, le christianisme se manifeste d'abord comme vie, avant de paraître comme doctrine. Un principe puissamment actif anime la communauté et se montre dans une charité admirable qui ne recule devant aucun sacrifice, dans une vie exemplaire qui impose le respect même aux adversaires et dans la force avec laquelle les apôtres rendent témoignage devant le peuple et l'appellent au salut. Sur le terrain de la vie, l'Esprit trouva les cœurs préparés à son action, et put, sans violence, s'exercer dans toute sa force. La conviction que le Messie attendu depuis des siècles était venu, l'assurance de le voir revenir bientôt pour réaliser les brillantes espérances qu'on nourrissait, disposaient tous les cœurs à se donner complétement à Celui en qui toutes les promesses devaient être réalisées, et rien n'arrêtait l'action de l'Esprit dans le cœur de ceux dont la foi était sincère.

Dans cette situation, tout travail purement intellectuel, toute théologie proprement dite devait rester complétement sur l'arrière-plan. Sous ce rapport les esprits n'étaient pas encore préparés et les temps n'étaient pas venus où ils devaient voir la distance qui séparait leurs principes des idées juives. Grâce à cette situation, la communauté put se créer, se développer et acquérir assez de force pour supporter sans danger les attaques de ses ennemis. Celui qui avait tout conduit

jusqu'à ce que les temps fussent accomplis pour l'avénement du Fils, conduisait aussi les apôtres et leur faisait garder la position nécessaire à l'Église pour se constituer.

Mais les temps devaient venir où l'on s'apercevrait qu'une union avec le judaïsme restant complétement stationnaire était impossible, que la base qu'on avait gardée n'était pas assez large pour porter le nouvel édifice. Les germes de séparation placés dans les principes acceptés étaient trop forts pour pouvoir rester longtemps inactifs et pour ne pas rompre l'enveloppe qui empêchait une action plus décisive de l'Esprit.

Les hommes qui étaient destinés à marcher en avant, étaient déjà choisis et préparés. A côté des juifs palestiniens, élevés dans les idées exclusivement judaïques et pénétrés de l'esprit étroit de la loi, il y en avait d'autres venus de provinces plus ou moins éloignées de Jérusalem, où cette influence étroite de la loi ne se faisait pas sentir avec la même force. Grâce à leur éducation, à l'influence des idées étrangères au judaïsme, les juifs hellénistes étaient bien plus aptes à saisir le caractère universel du christianisme et, à comprendre que l'union avec les formes établies et surtout la fidélité à la tradition étaient contraires à l'enseignement du Maître et à l'œuvre qu'il avait fondée. L'Esprit choisit ces Juifs hellénistes pour être les ouvriers des progrès que le christianisme devait faire pour sortir du judaïsme et se constituer indépendamment de lui.

Ce parti helléniste ne paraît que dans le dernier chapitre de nos textes, mais là déjà se montre une certaine opposition, au sein même de l'Église, entre

lui et le parti d'un esprit plus étroit qu'elle contenait. Il devait être déjà assez fort, puisque plusieurs des diacres, sinon tous, furent tirés de ce parti. La lutte qui éclate ouvertement dans la dernière partie du sixième chapitre a dû être préparée de longue main déjà. La prédication d'Étienne ouvrit les yeux aux Juifs; ils comprirent que le christianisme, quoique issu de leur sein, et intimement rattaché à la loi, contient des principes nouveaux; ils virent en lui un ennemi et un ennemi dangereux; la persécution commença et fut le premier pas vers le schisme que devait consommer Paul.

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 16 février 1864.
BRUCH.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 18 février 1864.
Le Recteur, DELCASSO.